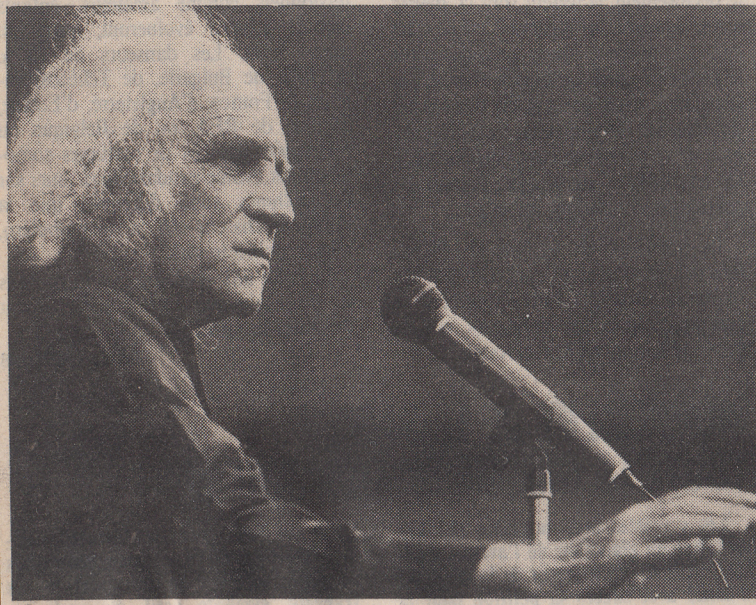


LEO FERRE : ENORME

On ne présente pas Léo Ferré. Tout le monde ici chérit au plus profond de soi-même ce chanteur de toutes les révoltes. Saisi au vol à l'espace Midi, il laisse percer son émotion sous une apparente banalité.

« J'étais déjà venu, à Meudon, il y a une trentaine d'années. Je me souviens, j'étais en retard. J'arrive à cinquante mètres de la scène, le type me voit et m'annonce. Je me suis dit : qu'est-ce que je vais faire ? Je suis monté sur scène, et quand j'ai vu tous ces gens assis, ça m'a impressionné. A cette époque, je chantais « le Temps du tango », en dansant et en faisant des gestes. J'avais vraiment l'air d'un con !... Aujourd'hui, je n'ai pas encore vu grand-chose, à part tout ce monde. C'est énorme. Quel boulot ça doit vous faire à vous pour préparer tout ça ! C'est vraiment la seule fête de ce genre en France ! Je suis vraiment ému de me trouver là. »



A l'espace Midi

LEO FERRE OU LE SALUT AMOUREUX

DIMANCHE, 18 h 30, sur la vaste pelouse devant la scène de l'espace Midi, les places commencent à se faire « chères ». Avec une espèce de sagesse mêlée d'impatience, toute une foule assise attend Léo. Après vingt-sept années (son précédent passage à la Fête date de 1961, à Meudon), les retrouvailles s'annoncent bien, qui pour de très nombreux jeunes pré-

sents constitueront une première rencontre avec le chanteur, sinon une sublime découverte.

18 h 45. Pantalon noir, chemise noire, Léo monte lentement sur scène comme à son habitude et s'approche du piano. Les applaudissements éclatent. Moment de salut amoureux à l'artiste, premier instant de bonheur d'un auditoire fervent.

Au-dessus de la bâche du sonorisateur, une grappe de fans squatte les branches d'un arbre. Derrière, beaucoup plus haut perché, un solitaire se devine dans les frondaisons. Léo attaque par « L'âge d'or », bientôt suivi par « Madame-la-Misère », « Allende », « Pauvre Rutebeuf », « Jazz-band » ... sur lequel le public se met à taper dans les mains.

Déjà, la foule est devenue énorme : autour des gens assis, de très nombreux spectateurs sont debout, serrés les uns contre les autres. Au fond, à une centaine de mètres, il devient presque impossible de circuler dans l'allée : on entend mal, mais on reste, ému par les fulgurances du bonhomme, saisi par le spectacle dans le spectacle de ce public attentif, respectueux, silencieux et qui soudain explose de joie totale.

Léo avait prévu : « Pour ce spectacle, j'ai choisi des choses qui viennent du profond de moi, des choses qui chantent la liberté de l'individu. » En réalité, il aurait pu présenter n'importe quelles chansons de son répertoire (qui n'est précisément pas n'importe lequel), le public lui aurait fait le même triomphe. S'accompagnant tantôt au piano, tantôt au moyen d'une bande-orchestre, le chanteur va ainsi en interpréter près d'une trentaine dont « L'affiche rouge », « L'été 68 », « L'espoir », « Ni Dieu ni Maître », « Ils ont voté », « La mémoire et la mer », « Y'en a marre », « Les quatre-cents coups » ...

Deux heures de spectacle, sobre, intense, traversé par des envolées lyriques et des coups de gueule « label Ferré », deux heures visiblement trop courtes aux yeux (et aux oreilles) d'un public où chacun se met alors à crier « son » titre dans l'espoir d'un ultime rappel. Un quart d'heure plus tard, lumière rallumée, ce sera encore le délire.

Dans sa loge, ayant troqué sa chemise noire contre une rouge, Léo reconnaîtra : « Ça a été difficile. Faut s'habituer à ce genre de fête. Mais le public était formidable. Je crois que je leur ai bien rendu. Au début, j'étais un peu ému, émotionné. Et quand je suis ému, émotionné, je suis con, moi !... En tout cas, je suis très content ! » Et nous donc !

Daniel Pantchenko

Regards croisés



LEO FERRE : ENORME

On ne présente pas Léo Ferré. Tout le monde ici chérit au plus profond de soi-même ce chantre de toutes les révoltes. Saisi au vol à l'espace Midi, il laisse percer son émotion sous une apparente banalité.

« J'étais déjà venu, à Meudon, il y a une trentaine d'années. Je me souviens, j'étais en retard. J'arrive à cinquante mètres de la scène, le type me voit et m'annonce. Je me suis dit : qu'est-ce que je vais faire ? Je suis monté sur scène, et quand j'ai vu tous ces gens assis, ça m'a impressionné. A cette époque, je chantais « le Temps du tango », en dansant et en faisant des gestes. J'avais vraiment l'air d'un con !... Aujourd'hui, je n'ai pas encore vu grand-chose, à part tout ce monde. C'est énorme. Quel boulot ça doit vous faire à vous pour préparer tout ça ! C'est vraiment la seule fête de ce genre en France ! Je suis vraiment ému de me trouver là. »



A l'espace Midi

LEO FERRE OU LE SALUT AMOUREUX

DIMANCHE, 18 h 30, sur la vaste pelouse devant la scène de l'espace Midi, les places commencent à se faire « chères ». Avec une espèce de sagesse mêlée d'impatience, toute une foule assise attend Léo. Après vingt-sept années (son précédent passage à la Fête date de 1961, à Meudon), les retrouvailles s'annoncent bien, qui pour de très nombreux jeunes pré-

sents constitueront une première rencontre avec le chanteur, sinon une sublime découverte.

18 h 45. Pantalon noir, chemise noire, Léo monte lentement sur scène comme à son habitude et s'approche du piano. Les applaudissements éclatent. Moment de salut amoureux à l'artiste, premier instant de bonheur d'un auditoire fervent.

Au-dessus de la bache du sonorisateur, une grappe de fans squatte les branches d'un arbre. Derrière, beaucoup plus haut perché, un solitaire se devine dans les frondaisons. Léo attaque par « L'âge d'or », bientôt suivi par « Madame-la-Misère », « Allende », « Pauvre Rutebeuf », « Jazz-band » ... sur lequel le public se met à taper dans les mains.

Déjà, la foule est devenue énorme : autour des gens assis, de très nombreux spectateurs sont debout, serrés les uns contre les autres. Au fond, à une centaine de mètres, il devient presque impossible de circuler dans l'allée : on entend mal, mais on reste, ému par les fulgurances du bonhomme, saisi par le spectacle dans le spectacle de ce public attentif, respectueux, silencieux et qui soudain explose de joie totale.

Léo avait prévenu : « Pour ce spectacle, j'ai choisi des choses qui viennent du profond de moi, des choses qui chantent la liberté de l'individu. » En réalité, il aurait pu présenter n'importe quelles chansons de son répertoire (qui n'est précisément pas n'importe lequel), le public lui aurait fait le même triomphe. S'accompagnant tantôt au piano, tantôt au moyen d'une bande-orchestre, le chanteur va ainsi en interpréter près d'une trentaine dont « L'affiche rouge », « L'été 68 », « L'espoir », « Ni Dieu ni Maître », « Ils ont voté », « La mémoire et la mer », « Y'en a marre », « Les quatre-cents coups » ...

Deux heures de spectacle, sobre, intense, traversé par des envolées lyriques et des coups de gueule « label Ferré », deux heures visiblement trop courtes aux yeux (et aux oreilles) d'un public où chacun se met alors à crier « son » titre dans l'espoir d'un ultime rappel. Un quart d'heure plus tard, lumière rallumée, ce sera encore le délire.

Dans sa loge, ayant troqué sa chemise noire contre une rouge, Léo reconnaît : « Ça a été difficile. Faut s'habituer à ce genre de fête. Mais le public était formidable. Je crois que je leur ai bien rendu. Au début, j'étais un peu ému, émotionné. Et quand je suis ému, émotionné, je suis con, moi !... En tout cas, je suis très content ! » Et nous donc ?

Daniel Pantchenko